**Zeitschrift:** Tsantsa : Zeitschrift der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft = revue de la Société suisse d'ethnologie = rivista della Società svizzera d'etnologia

**Herausgeber:** Schweizerische Ethnologische Gesellschaft

**Band:** 10 (2005)

**Artikel:** Les 10 ans de Tsantsa, ou comment tout a commencé

**Autor:** Rey, Séverine

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-1007345

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 30.11.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# Les 10 ans de *Tsantsa*, ou comment tout a commencé

Séverine Rey

*Tsantsa* a dix ans! Cet anniversaire nous offre l'occasion de nous arrêter un moment sur le projet de la revue et sur son parcours. Au fil de la décennie, ce qui était au départ considéré comme un véritable défi (sortir un numéro par année, un petit miracle à chaque fois) s'est transformé en une sorte d'évidence routinière. Par ailleurs, l'équipe de rédaction s'est progressivement modifiée et le fait même qu'elle suscite autant de «vocations» peut être considéré comme un succès en soi. Ce faisant, cependant, la transmission de la spécificité de la revue et de ses raisons s'est un peu perdue – comble de l'ironie pour un regroupement d'anthropologues.

Retracer l'histoire de *Tsantsa* (les motivations de l'équipe qui l'a lancé, la rupture d'avec la collection «Ethnologica Helvetica» qui se faisait alors, ses objectifs, son originalité) n'est pas un simple exercice de mémoire: beaucoup, y compris au sein de la rédaction, ne connaissent pas (ou plus) ces aspects. Commémorer aujourd'hui la création de *Tsantsa* n'est pas seulement une manière de se souvenir: loin de nous en tout cas de chercher à entretenir une image figée et idéalisée du projet. Il s'agit plutôt de faire le point sur l'avenir proche de la revue et de permettre aux membres de la rédaction, mais aussi à nos lecteurs et lectrices, de se positionner quant à l'actualité du projet initial.

Nous sommes donc allées, Elke-Nicole Kappus et moi, rencontrer des personnes-clés du projet: Isabelle Girod (directrice de la revue de son origine à 2001), Marc-Olivier Gonseth (qui dirigeait la commission de rédaction au moment de la transition vers la création de *Tsantsa*) et Oliver Schneebeli (en tant que graphiste, il a été intégré au projet depuis le départ). Pour restituer également l'histoire en mouvement de la revue, nous nous sommes également tournées vers Heinzpeter Znoj, qui l'a dirigée de 2002 à 2004.

## A l'origine: une envie, un projet

Jusqu'en 1995, la Commission de rédaction de la SSE publiait chaque année un livre, qui se présentait comme un recueil d'articles sur un thème (la collection *Ethnologica Helvetica*). Mais l'envie était progressivement venue de faire autre chose: l'équipe était alors en partie composée de personnes hors académie, avec des intérêts ethnologiques forts, et qui trouvaient dommage de se concentrer sur un seul thème par année. Pour aller vers plus de diversification et de dynamisme, l'idée est née de faire une revue. Mais quel genre de revue?

Un tour d'horizon des périodiques qui existaient déjà a précisé le projet: la plupart offre simplement une place au texte; plus encore: certains plaisaient par leur contenu mais étaient totalement

desservies par leur forme. C'est ainsi que s'est concrétisée l'envie que forme et contenu ne soient pas distingués mais au contraire étroitement liés: avec une forme élaborée, le contenu prendra plus de force. La commission s'est donc tournée vers un graphiste (qui avait déjà dessiné le logo de la Société), qu'elle a intégré au groupe pour travailler en commun sur le projet, en dialogue. Mission lui a été confiée de concevoir une ligne graphique originale.

Après de longues séances de réflexion sur le titre que la revue porterait, sur sa composition (rubriques) et sur son contenu, le numéro 1 est sorti (1996): *Tsantsa* était née! Comme l'affirme son éditorial, l'intention était de doter la SSE d'un outil de réflexion et de débat souple, ouvert aux problématiques et aux intervenant·e·s les plus divers (écrivains, artistes, scientifiques, journalistes, etc.). L'équipe de rédaction affichait aussi sa volonté d'ouverture et de décloisonnement, en énonçant que par le biais de la revue, il s'agissait de «favoriser les échanges au sein de la discipline entre les ethnologues suisses, leurs confrères étrangers et plus globalement entre chercheurs des sciences sociales» et de «développer une réflexion sur l'anthropologie aujourd'hui, sa pertinence, ses tendances, ses ouvertures à de nouveaux thèmes et à de nouveaux courants de pensée, mais aussi ses liens avec les autres disciplines et avec le monde social qui l'entoure».

## «Tsantsa»?

Au fil des séances de rédaction, diverses idées de titre avaient été discutées, aucune ne suscitait l'enthousiasme. Il fallait un nom qui sonne bien mais qui représente le projet. Le choix s'est porté sur «Tsantsa» pour plus d'une raison. Ce terme est à la fois très ethnologique et exotique et fait référence à une ritualité, à une symbolique. Mystérieux voire inconnu, il se réfère à la pratique des Shuar (Jivaro) de la tête réduite et à un savoir très riche, tant technologique que symbolique, visant à s'approprier l'identité de l'autre. Il représente également le dessein de la revue: la pratique de la réduction des têtes peut constituer une métaphore du projet anthropologique et de ses paradoxes. Une tête? lieu de la pensée, du rêve, de l'imaginaire, soumise à la pression des émotions, à l'angoisse et à l'incompréhension. Une réduction? pensons à des usages qui consistent à réduire la pensée de l'autre, à l'atrophier, à la schématiser ou à la mettre en vitrines, mais aussi aux réactions de tout un chacun face à ces représentations, entre spectaculaire, altérité et indicible.

Le titre *Tsantsa* a suscité des polémiques. Il nous a notamment été reproché d'être des néo-colonialistes: comme si l'ethnologie aujourd'hui dans la modernité avait honte, comme si elle avait des objets tabous! Faudrait-il avoir honte de ce que des populations faisaient avant la colonisation? Dans notre contexte de McDonaldisation croissante, ce titre nous permettait au contraire de garder la conscience d'une humanité plus complexe et variée. «Tsantsa» était à la fois un titre et une vision de l'ethnologie, et elle renvoie à une pratique chargée du point de vue des comportements humains.

---

*A une époque où le «politiquement correct» était de mise, choisir ce titre n'était évidemment pas anodin: il offrait un décalage important et permettait de mettre l'accent sur notre manière, déroutante, de travailler. Un autre décalage, tout aussi déroutant et «incorrect», est qu'en mettant l'accent sur les images et la couverture, la revue paraît être chère: mais c'est une illusion! Cette apparence est un trompe-l'œil: la présentation est soignée et elle a son coût, mais en aucun cas elle n'est un luxe.*
Isabelle Girod

---

D'un point de vue graphique, le titre *Tsantsa* a une «sonorité», qui permet des associations typographiques. Les couvertures des premiers numéros (1 à 6) présentent le titre coupé en deux («TSAn» en haut à droite, «nTSA» en bas à gauche)… faisant même croire à certains que la revue

se dénommait *TSAN* voire *TSA*! Le mot «tsantsa» permet de jouer sur la symétrie et le jeu visuel est double, le titre apparaissant d'une part en entier mais coupé sur une même couverture, et en entier par la grâce de la juxtaposition quand on met côte à côte les différents numéros. De plus, dans le titre, l'association des majuscules et de la minuscule («n») est un rappel de la réduction de têtes. Ainsi l'objet *Tsantsa* et les implications liées à cette réduction sont à la base de tout le concept graphique. L'axe, qui est repris au fil des numéros, est l'idée de fermer la bouche, les yeux, les oreilles telle que pratiquée par les Shuars sur leurs ennemis.

## Les couvertures: volontairement énigmatiques

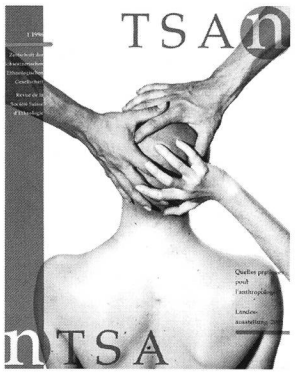
La première couverture a été conçue pour elle-même, dans l'idée de restituer de manière visuelle le titre de la revue et le concept qu'il représente. Il fallait aussi montrer différemment l'ethnologie, une ethnologie «moderne», transmise par des moyens visuels et graphiques. Ce n'est que dans un second temps (avec le numéro 2) qu'est apparu le principe de travailler par triptyques. Mais l'idée du triptyque est plus que ça: pour Oliver Schneebeli, il s'agissait de travailler sur la base de la «trilogie des sens» – et donc procéder par séries de trois.

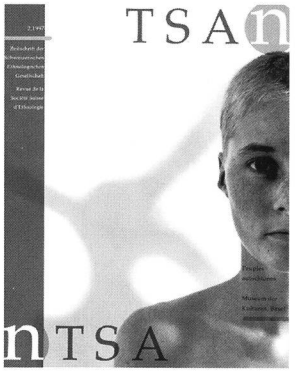
La première couverture présentait un sujet de dos, trois mains lui serrant le crâne: la représentation de base de la réduction de la tête, laissant par ailleurs percevoir la dimension de la présence de l'autre et du contact autour d'un savoir. Sur la deuxième couverture, on découvre, un an plus tard (comme par un paradoxe photographique), l'ombre du premier sujet, qui par l'effet d'un basculement apparaît alors de face et montre les lieux des sens que sont l'œil, la bouche et l'oreille. Ces mêmes sens qui sont, dans le numéro 3, masqués par des mains, l'ombre étant cette fois à la place de la tête elle-même. Le premier triptyque (numéros 1 à 3) est une représentation plutôt proche de la poésie visuelle (photographe: Alexandre Zveiger).

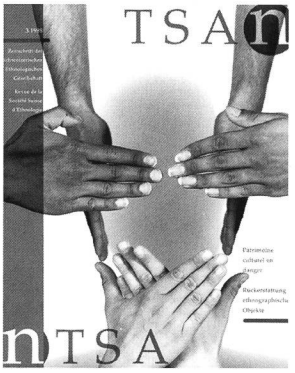
Le deuxième triptyque (numéros 4 à 6) est quant à lui un zoom sur les sens, de manière macro – soit un autre type de réduction. Réalisées par un autre photographe (Cédric Widmer), ces images sont d'une autre qualité que les premières. Elles montrent les sens en gros plan: l'œil, l'oreille et la bouche.

Enfin, le troisième triptyque (numéros 7 à 9, de nouveau réalisé par Alexandre Zveiger) est certainement le plus énigmatique, qui pousse le plus loin possible la réflexion visuelle et graphique sur la «réduction»: il s'agissait d'aller au-delà de l'idée «simple» de réduction de tête et des sens. Les couvertures représentent l'histoire de la relation à la nourriture et à l'eau, la relation à la (télé-)communication, et la relation à la technologie (voire la technophobie). L'humain est comme un Bouddha posé sur sa table avec tout ce questionnement sur les sens et les relations. Mais pour la première fois la société apparaît mise en scène dans l'image.

La couverture du numéro 10 (une photographie de Maxime Wennegers), qui rompt volontairement avec la logique des triptyques puisqu'elle sera unique, est destinée à clore les séries et à marquer la célébration du dixième anniversaire de la revue. Elle voudrait contenir un maximum d'informations par rapport à Tsantsa: une présence forte d'un être humain (homme ou femme ou les deux, on joue avec l'androgynité comme jusque-là) et un scannage à 180° (une image qui montre les côtés de l'humain plutôt que seulement certains aspects). Le résultat est, en quelque sorte, une image fantomatique qui joue sur la présence et l'absence. Le sujet humain est la question que se pose l'ethnologue, mais il ne pourra pas être la réponse.



*Mon intervention comme graphiste est de montrer comment on peut associer, séparer ou encore réunir, de façon transversale, un discours photographique et un discours par le texte (scientifique). Les choix qui ont été faits dans le domaine visuel tranchent avec les tendances plus traditionnelles de l'ethnologie: appliquer un certain graphisme à cette discipline permet non seulement de la présenter d'une manière innovante, mais également de la rendre accessible à un public plus large que celui des «initiés», spécialistes du domaine.*
Oliver Schneebeli

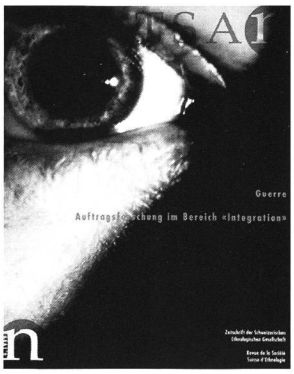
## La place des images

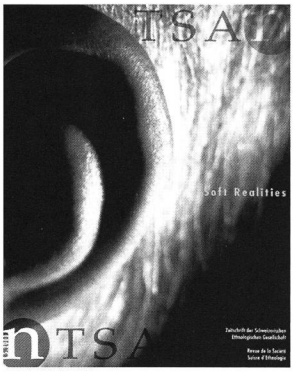
Les photographies étaient presque absentes de *Tsantsa* 1 et ont ensuite beaucoup évolué d'un numéro à l'autre. A partir de *Tsantsa* 2, il a été décidé de présenter des portfolios, lesquels ne seraient pas de la photographie ethnographique, mais une ouverture vers d'autres professionnels ou des artistes, afin de présenter un discours différent, décalé. Ce faisant, il s'agissait de donner une place significative à l'«image»: certes, quelques photographies illustratives ont été utilisées dans la revue, mais le portfolio avait un autre objectif, il était considéré comme un article en soi, utilisant d'autres moyens que le texte. Il était réparti tout au long de la revue, comme un fil rouge visuel, avec à la fin un éclairage pour les lecteurs expliquant cette série d'images, présentant leur auteur et les légendes. A sa base, des photos en lien avec la thématique du dossier (ou du débat) et un travail visuel d'auteur: au fil des numéros, cette conception a été plus ou moins suivie, les propositions ont composé avec le principe qui offrait une certaine souplesse. A chaque numéro, l'«article photographique» était une surprise, une attente, et offrait une sorte d'énigme, qui permettait une ouverture, voire offrait un apport poétique. Il était un interstice conçu comme devant être déroutant ou au moins en décalage. Le choix des images était important et suscitait des discussions lors de plusieurs réunions de commissions. Il résultait d'une réflexion et d'une argumentation commune.

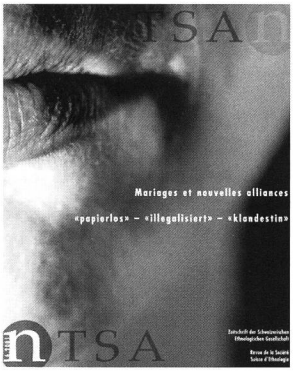
*Par sa ligne graphique et par les images, l'apport formel de* Tsantsa *est clairement identifiable et représente une force en soi. La revue s'est ainsi d'emblée positionnée dans une sorte de scission dualiste opposant les tenants du positivisme, persuadés que l'ethnologie est une science à valoriser comme telle (tout ce qui s'en déroge devant être abandonné), et ceux qui pensent qu'elle est une pratique, complexe et aussi rigoureuse que possible mais qui laisse de la place à la subjectivité et au débat. Nous (l'équipe des fondateurs) avons finalement représenté très clairement cette dernière école, avec des exigences formelles fortes et une volonté de montrer que le visuel, la photo, l'art, etc., ont du sens, y compris dans le discours ethnologique et comme forme de celui-ci.*
Marc-Olivier Gonseth

Le premier portfolio, celui du photographe Yves Leresche sur les Roms de Roumanie, représentait particulièrement bien cette intention d'être un «article à voir»; de plus, son travail sur ce peuple et ses mutations est d'une proximité troublante avec la démarche anthropologique. L'approche s'est précisée avec le numéro 3, où un mandat précis (des portraits de têtes, d'objets et autres sculptures, en «tête-à-tête» multiforme) a été donné au photographe Alain Germond. Le numéro 4 (1999, dossier «Guerre») est allé plus loin dans la logique initiale, en offrant un article assemblant à la fois des mots (Isabelle Girod) et des photographies (Alain Germond), composition réalisée spécialement pour *Tsantsa*.

C'est concrètement un discours décalé que présentaient les photos, qui s'est accentué avec les mandats proposés à des photographes de présenter leur regard sur la thématique traitée. Pour le numéro sur le simulacre («Soft realities», *Tsantsa* 5.2000), David Prêtre a mis en scène la



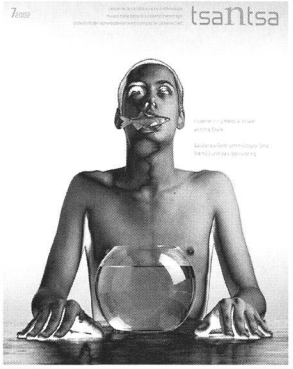
réalité et la virtualité, en montrant à sa manière comment la virtualité appartient à la réalité: il suffit d'un rien pour la visualiser. C'est encore David Prêtre qui a ensuite réalisé un travail sur la question des «sans papiers» (thématique du débat de *Tsantsa* 6.2001), montrant des personnes et leur donnant une identité, ce qui tranche avec leur invisibilité sociale et à leur inexistance légalisée.

*Un photographe n'est pas seulement une perception mais aussi une personne qui sait s'intégrer d'abord dans un milieu. Il y a un lien fort entre le regard de l'ethnologue et celui du photographe – et la sensibilité est centrale pour les deux. Professionnelle ou pas, la photographie est un moyen de s'exprimer, c'est un regard et une possibilité de traduire un instant en image.*
Oliver Schneebeli

## Un concept en évolution, un tournant à négocier...

Avec le numéro 7.2002, un changement s'opère: désormais sous la direction de Heinzpeter Znoj, *Tsantsa* s'oriente vers des photographies plus «ethnographiques». Ce tournant par rapport à la conception initiale dénote une volonté de recentrer la revue sur la discipline et ceux qui s'en réclament. Réalisée par étapes, la modification, qui a pu passer un peu inaperçue au départ, révèle une autre façon de concevoir la publication et ses liens avec les personnes qui y interviennent et/ou qui la lisent, et marque donc une certaine rupture avec ce qui se faisait jusque-là.

*Jusque-là, les couvertures et les photographies, représentant un certain courant artistique esthétique et provoquant, n'étaient pas compréhensibles au premier abord et ont été interprétées par beaucoup comme une esthétique* coffee-table. *Nous avons décidé de réduire cette approche graphique hautement symbolique et de proposer ainsi des essais photographiques ethnographiques. Cette décision pourrait être considérée comme une variation de la mise en place visuelle des thèmes ethnographiques. Notre réflexion est cependant liée à l'intention de montrer que les images ethnographiques ne sont pas seulement des illustrations de textes scientifiques, mais qu'elles peuvent être des formes d'expression scientifiques autonomes.*
Heinzpeter Znoj




C'est le photographe Rama Surya qui ouvre les feux avec des photographies montrant Bali «entre deux mondes», images présentées au Museum der Kulturen de Bâle. L'«essai photographique» du numéro 8.2003 est réalisé sur la base d'une recherche anthropologique de Susanna Kumschick, avec des photographies de Andreas Seibert et de Basil Stücheli, et compare les manières et les lieux du sommeil autour des futons (Japon et Suisse). Pour la première fois les images sont rassemblées comme pour un article. Un dernier portfolio, réparti au fil de tout le numéro, est présenté: celui du photographe Daniel Stucki, qui cherche à approcher les Japonais de manière spontanée, en fixant des portraits de (moto)cyclistes sur la pellicule lors de leur attente aux feux rouges dans la ville de Tokyo.

Le numéro 9.2004 abandonne complètement l'idée d'article visuel réparti dans le volume et présente des «essais en anthropologie visuelle» (mis au concours par un *call for pictures*), réalisés par des ethnologues présentant leurs travaux et réflexions en donnant une place centrale à l'image. Tour à tour sont traités la thématique de la mémoire et de ses traces en Palestine (Christine Pirinoli), celle de la mobilité et des «aventuriers» d'Afrique de l'Ouest (Flurina Semadeni et Virginia Suter) et enfin celle du mode de vie d'une communauté (sous-groupe des Guarani) au Paraguay au tournant du XXI$^{e}$ siècle (Irène Zingg).

De notre point de vue, le présent numéro est encore dans une recherche de ligne et d'identité claire en ce qui concerne l'approche des photographies. C'est

une tâche importante à laquelle nous allons désormais nous atteler, afin que rubrique «Essais en anthropologie visuelle» présente une réflexion plus aboutie sur les images et leurs liens à la discipline.

## Un forum pour l'ethnologie

A l'origine du projet, l'envie de la rédaction était de trouver un public plus large que celui des ethnologues: d'où l'ouverture vers d'autres disciplines ou d'autres professions. Mais les caractéristiques de la revue (scientifique, bi- voire trilingue, réalisée de manière bénévole) ont rendu sa diffusion difficile. Ce sont donc essentiellement les membres de la SSE qui constituent ses lectrices et lecteurs – en terme de distribution cela représente quand même le chiffre considérable d'environ 800 personnes (en moyenne).

L'objectif principal de la revue était d'accentuer les liens entre ethnologues suisses. En tant que publication annuelle, elle participe d'ailleurs de manière centrale à la vie de la SSE et à son rythme, avec les colloques régulièrement organisés: on peut donc légitimement penser qu'elle est un élément fort qui relie les membres entre eux et signifie leur appartenance au collectif. De plus, ses colonnes leur sont ouvertes puisque chacun·e peut proposer des contributions, en répondant aux appels à texte. Aujourd'hui, cette volonté d'ouverture s'est accentuée avec un ultime changement: des dossiers thématiques légèrement plus courts, qui laissent de la place à des articles abordant d'autres sujets, de manière libre (dès *Tsantsa* 11).

Si la revue est marquée, par son origine et son développement, par un contraste dans la manière d'envisager l'ethnologie, nous souhaitons que ce débat puisse se faire en son sein, sous forme de dialogue et d'échanges, et prendre la place qui est la sienne tout en maintenant l'originalité de sa forme.

---

*J'aimerais insister sur le fait que* Tsantsa *a participé au débat contemporain sur l'image et la communication visuelle, et a été reconnue comme telle dans les milieux proches de la photographie et de l'édition, qui sont a priori sans liens avec l'ethnologie. En effet, une des conséquences des choix faits par l'équipe de* Tsantsa *a été pour moi, en tant que professionnel de la communication et notamment dans le cadre de mes collaborations avec des photographes (comme ceux de l'agence Strates), de pouvoir développer et de défendre un certain discours photographique et une réflexion sur la fonction des images, que ce soit dans leur dimension esthétique, cognitive, anthropologique ou encore culturelle ou politique.*
Oliver Schneebeli

---

Au fil des années, ont participé à l'«aventure» *Tsantsa*:
Jean-Luc ALBER (1 à 10), Raymond AMMANN (10), Thomas ANTONIETTI (1), Werner BELLWALD (1 à 4), David BOZZINI (8 à 10), Suzanne CHAPPAZ-WIRTHNER (1 à 10), Renata CORAY (1-2), Yvon CSONKA (3 à 6), Theres GÄHWILER-WALDER (1 à 7), Florence GALLAND (1), Brigitta GERBER (1 à 10), Isabelle GIROD (1 à 8 [direction 1 à 6]), Marc-Olivier GONSETH (1 à 8), Ellen HERTZ (3 à 10), Silvia HUGI (2), Christine JURT (10), Elke-Nicole KAPPUS (7 à 10), Heinz KÄUFELER (1 à 10), Susanne KNECHT (1 à 3), Christine KOPP (7 à 10), Susanna KUMSCHICK (10), Anne LAVANCHY (9-10), Sabina LICHTENSTEIGER (2 à 10), Hélène MARTIN (10), Alessandro MONSUTTI (9-10), Sandra MOSCATELLI-STEINER (10), Laurence OSSIPOW (6 à 10), Séverine REY (1 à 10), Laurent RUEDIN (2, 5 à 10), Corina SALIS GROSS (7 à 10), Isabelle SCHULTE-TENCKHOFF (2 à 4), Angela STIENEN (4 à 7), Philippe VAUCHER (1 à 5), Jürg VON INS-REICH (1), Barbara WALDIS (3 à 8), Saskia WALENTOWITZ (10), Heinzpeter ZNOJ (4 à 10 [direction 7 à 9]), Brigit ZUPPINGER (10).

---